

Forme urbaine et ancrage territorial : La délimitation de l'espace du chez-soi

10e Colloque de la Relève VRM

INRS-UCS, Montréal

21-22 mai 2013

Leduc-Primeau, Laurence

Candidate à la maîtrise

Études urbaines

INRS-UCS

Gilles Sénécal

[Laurence.LeducPrimeau@ucs.inrs.ca](mailto:Laurence.LeducPrimeau@ucs.inrs.ca)

Y a-t-il un lien entre l'environnement physique et la manière dont un individu s'ancre dans l'espace? À partir de cette interrogation de base s'est développée une réflexion sur le chez soi à l'extérieur de la résidence (le territoire d'appartenance), principalement par rapport à la délimitation de cet espace. L'objectif est d'essayer de mieux comprendre ce qu'est cet espace, pour les gens, et en quoi le cadre bâti joue sur celui-ci. Joue-t-il sur la perception qu'en ont les individus, sur le sens et la portée, ou sur le rôle et la raison d'être, tant de l'espace du chez soi que de ses limites?

### *Problématique*

Choisir de se concentrer sur la délimitation de l'espace du chez soi permet de tenter de contourner une des lacunes principales des études sur le sens du lieu, soit celle de d'aborder uniquement les préférences environnementales. Ce faisant, elles limitent la portée des études aux éléments dont les participants ont déjà pris conscience. Pour Proshansky (1983), tout un pan de l'influence de l'environnement sur l'identité ne relève pas du domaine conscient. Étudier les limites d'un territoire personnel permet de contourner en partie cette faiblesse, puisque celles-ci peuvent également être neutres et révéler des relations « inconscientes » (au sens de *unnoticed*) avec l'environnement. Par ailleurs, la plupart des études sur le sens du lieu ne prennent l'environnement en compte qu'en posant celui-ci comme un des éléments importants, généralement au sein d'une triade homme – environnement – « autre facteur » (voir notamment Gustafson 2001 pour une triade élaborée qui schématise l'esprit des études sur le sens du lieu). Si cette méthode a le mérite de mettre de l'avant la complexité des relations à l'étude, elle n'aide pas à comprendre en quoi, spécifiquement, l'environnement compte.

Stedman (2003) est un de ceux qui considèrent que la recherche empirique a négligé le rôle de l'environnement physique dans les études sur le sens du lieu, et il lui reproche de ne pas l'avoir abordé de manière assez spécifique. Il nomme trois modèles présentés dans la littérature, mais trop peu testés (un modèle direct – *genius loci*, et deux modèles indirects – un touchant les valeurs associées à un lieu, l'autre les possibilités d'expériences). Après une étude de cas, il conclue que l'attachement au lieu s'explique mieux par un modèle indirect associé aux valeurs et symboles du lieu.

Par ailleurs, les études précédentes portant sur la délimitation de l'espace du chez soi<sup>1</sup> ou du quartier avaient révélé que la compréhension de l'exercice ne semblait pas poser problème. Cependant, elles recensent une très grande variation au niveau des formes, étendues et types de limites (voir notamment Aitken et Prosser 1990; Coulton et al. 2001; Minnery et al. 2009), mais elles n'explorent quasiment pas les sens et les rôles de celles-ci. L'environnement physique n'est au cœur d'aucune recherche recensée, mais plusieurs font état du fait que des indices environnementaux plus forts sembleraient favoriser des limites mieux définies et plus convergentes (Aitken et Prosser 1990; Everitt et Cadwallader 1981; Lee 1968; Minnery et al. 2009). Stanton (1986) avance l'idée d'une limite mentale au-delà de laquelle les individus n'arrivent plus à connecter entre eux les différents chemins (*paths*).

Afin d'apporter, potentiellement, un élément de réponse à ces études, des travaux sur les ambiances, les contrastes et la perception ont été incorporés aux recherches. Pour Moles et Rohmer, « il suffira de faire varier brusquement avec l'éloignement une quelconque des perceptions de l'individu : diamètre apparent, audition, résistance au déplacement, température, odeur ou couleur pour édifier dans son esprit une paroi, un dehors et un dedans, un ici et un ailleurs, et, en définitive, séparer le Moi des Autres » (1998). D'autres, tels Lynch (1976), Augoyard (1979) ou Chelkoff (1992; 2001) amènent des idées intéressantes qui vont dans cette direction.

---

<sup>1</sup> Territoire qui peut porter plusieurs noms, notamment le *home ground*.

### *Hypothèses de travail*

En tenant compte de ces éléments, quatre hypothèses de travail ont été posées. [H1] Le rôle de l'environnement est plutôt indirect. Les modèles de signification indirecte et expérientiel (présentés par Stedman 2003) serviront à expliquer le lien entre l'environnement physique et les frontières perçues. [H2] Les individus ont tendance à inscrire les frontières de leur chez-soi aux endroits où l'environnement subit une « brisure ». Un corolaire à cette hypothèse est qu'un environnement fortement contrasté, enchevêtré, et complexe, en offrant plus de « prises » possibles, permettrait à l'individu une plus grande quantité d'options que dans un milieu homogène et ouvert. [H3] Le rôle que l'environnement joue est à la fois conscient et non conscient. Une partie de ce rôle sera mentionné spontanément lors des entrevues, une autre le sera lorsque les individus seront questionnés directement, mais une partie restera non consciente (*unnoticed*), et devra être révélée par des recoupements entre les individus. [H4] La portée du rôle de l'environnement va au-delà de la relation individuelle que chacun entretient avec lui.

### *Méthodologie*

Vingt-et-une entrevues ont été menées sous forme de parcours commentés dans deux terrains de la région de Montréal. Afin de tester la deuxième hypothèse, un des terrains a été choisi parce qu'il était plutôt complexe, hétérogène, et offrant de forts contrastes sensoriels, il s'agit du Mile-End Est, dans l'arrondissement du Plateau Mont-Royal, alors que l'autre a été choisi parce qu'il était plutôt simple, homogène, et offrant de faibles contrastes sensoriels, il s'agit du Domaine Saint-Sulpice, dans l'arrondissement d'Achamps-Cartierville. Les participants devaient amener la chercheuse à des endroits où ils se sentaient « très chez eux » et à des endroits où ils ne se sentaient « pas chez eux du tout ».

### *Présentation des résultats*

L'espace du chez soi est un concept qui semble exister pour la grande majorité des participants à ce moment précis de leur vie, bien que l'échantillon n'était pas représentatif et que plusieurs aient différencié celui-ci du « vrai chez soi », c'est-à-dire,

l'espace privé de la résidence. Il est généralement associé à un espace de confort, où l'on se sent bien, alors que le non chez soi, s'il est possible de l'appeler ainsi, est un espace perçu comme un monde différent, qui est souvent un monde où les participants ne se sentent pas à l'aise, pas intégrés.

L'importance de cet espace est variable entre les participants, et pour un même participant, à différents moments de sa vie. Par ailleurs, environ un tiers des participants a mentionné un ancrage, quasi physique, dans ce territoire.

Il a été demandé aux participants de définir le mot « frontières ». Pour la majorité, celles-ci permettent de structurer le Soi, elles donnent des points de référence. Pour d'autres, elles servent à séparer et exclure, ou encore à limiter et contraindre. Si pour la majorité des participants, le terme frontière est trop fort pour parler des limites de l'espace de leur chez soi (une frontière est associée à un obstacle à franchir), toujours est-il que les sens donnés s'appliquent aux délimitations du chez soi, mais que la portée, ou la force de différenciation serait moins grande et plus floue.

Les limites des participants étaient relativement claires, mais parfois appelées à bouger dans le temps. Certaines limites étaient, en général, plus claires que d'autres. La morphologie urbaine joue sur la clarté des limites, de même que sur leur forme, étendue et permanence. Des différences assez notables sont présentes entre les deux terrains.

Six éléments centraux au chez soi ont été relevés, suite aux entretiens. Tout d'abord, il semble que l'on recherche un territoire qui [1] corresponde aux attentes et aspirations. Plusieurs considèrent « qu'ici, c'est mieux qu'ailleurs ». Cela s'applique à l'environnement physique comme à l'environnement social. Les démarcations, dans ce cas, sont posées là où un ensemble qui n'est plus en adéquation avec l'individu commence. Par ailleurs, le thème de la [2] sécurité est ressorti des entrevues. L'autre composante majeure du chez soi est la [3] familiarité. La plupart des participants recherchent un endroit où ils sont familiers avec les gens qui les entourent, ainsi qu'avec les choses. Souvent, la fin de l'espace du chez soi est posée là où de l'autre

côté, « je ne connais pas ». Cependant, certains endroits attirent plus que d'autres, et certains éléments rendent le passage plus difficile, demandent de fournir un effort qui n'est pas toujours fourni. La morphologie urbaine joue donc sur les endroits où les gens sont susceptibles de passer, donc indirectement, sur l'espace du chez soi. Cependant certains endroits familiers ne font pas partie du chez soi, même après de longues périodes de fréquentation. De même, les [4] possibilités de déplacement offertes par la structure des rues et les moyens de transport jouent sur l'espace du chez soi. Enfin, les [5] souvenirs et le [6] réseau social comptent.

Par ailleurs, lors des entrevues, plusieurs participants ont montré une sensibilité aux ambiances de la ville. Ils parlent du caractère des espaces et font référence à plusieurs sens (vue, ouïe, toucher, odorat) afin d'en rendre compte.

#### *Analyse et retour sur les hypothèses*

[H1] Suite aux résultats présentés, il semble que si certains éléments du chez soi ne sont pas reliés à l'environnement physique (par exemple le réseau), d'autres le sont de manière directe (notamment les éléments d'ambiance qui ont été relevés), mais la plupart le sont de manière indirecte (soit par rapport aux valeurs – images symboliques – d'un endroit, ou aux possibilités d'expérience – notamment les barrières).

[H2] Les brisures et les contrastes jouent effectivement un rôle dans la délimitation de l'espace du chez soi. Suivant l'hypothèse, les territoires convergent davantage dans le terrain homogène. Des indices plus forts sont plus souvent associés à des limites plus claires.

[H3] Tel que projeté, certains liens entre l'environnement et l'espace du chez soi ont été faits spontanément, d'autres suite à des questions. Cependant une partie n'a jamais été mentionnée, des comparaisons entre les participants permettent d'aller plus loin.

[H4] Est-il possible de dégager un sens commun? Il semble que oui, mais cela reste à explorer.

## Bibliographie

- Aitken, S.C. et R. Prosser. 1990. « Residents' spatial knowledge of neighborhood continuity and form. » *Geographical Analysis* 22 (4): 301-325.
- Augoyard, J.F. 1979. *Pas à pas: essai sur le cheminement quotidien en milieu urbain*. Paris: Seuil.
- Chelkoff, G. 2001. « Formes, formants et formalités: catégories d'analyse de l'environnement urbain. » In *L'espace urbain en méthodes*, sous la dir. de M. Grosjean et J.-P. Thibaud, 101-124. Marseille: Éditions Parenthèses.
- Chelkoff, G. et J.P. Thibaud. 1992. « L'espace public, modes sensibles : le regard sur la ville. » *Les Annales de la recherche urbaine* (57-58): 7-16.
- Coulton, C.J., J. Korbin, T. Chan et M. Su. 2001. « Mapping residents' perceptions of neighborhood boundaries: A methodological note. » *American Journal of Community Psychology* 29 (2): 371-383. doi:10.1023/A:1010303419034.
- Everitt, J.C. et M.T. Cadwallader. 1981. « Husband-wife role variation as a factor in home area definition. » *Geografiska Annaler. Series B. Human Geography*: 23-34.
- Gustafson, P. 2001. « Meanings of place: Everyday experience and theoretical conceptualizations. » *Journal of Environmental Psychology* 21 (1): 5-16.
- Lee, T. 1968. « Urban neighbourhood as a socio-spatial schema. » *Human Relations* 21 (3): 241.
- Lynch, K., M.F. Vénard et J.L. Vénard. 1976. *L'image de la cité*. Paris: Dunod.
- Minnery, J., J. Knight, J. Byrne et J. Spencer. 2009. « Bounding neighbourhoods: How do residents do it? » *Planning Practice and Research* 24 (4): 471-493.
- Moles, A.A. et E. Rohmer. 1998. *Psychosociologie de l'espace*. Paris: L'Harmattan.
- Proshansky, H.M., A.K. Fabian et R. Kaminoff. 1983. « Place-identity: Physical world socialization of the self. » *Journal of Environmental Psychology* 3 (1): 57-83.
- Stanton, B.H. 1986. « The incidence of home grounds and experiential networks. » *Environment and Behavior* 18 (3): 299.
- Stedman, R.C. 2003. « Is it really just a social construction?: The contribution of the physical environment to sense of place. » *Society and Natural Resources* 16 (8): 671-685.